

DIXHUITIEME DIMANCHE APRES LA PENTE- COTE

Guérison d'un paralytique (ST MATH., IX).

I. Les diverses maladies corporelles dont l'Évangile nous rapporte la guérison, sont autant de figures visibles des maladies spirituelles. La paralysie représente l'état d'une âme qui reste stationnaire dans la voie du salut. Elle n'est pas morte ; mais elle est sans mouvement ; elle ne marche plus, elle ne sait plus ni agir, ni souffrir, ni combattre ; toutes ses bonnes volontés avortent ; ses résolutions sont ajournées au lendemain ; elle commence toujours et n'achève jamais ; sa vie est un rêve, son réveil sera une déception. Quelles sont les causes de cette funeste immobilité ? " Mon cœur s'est desséché, disait David, parce que j'ai oublié de manger mon pain. "

La négligence de la prière, de la communion, des devoirs journaliers, pro'uit à la longue de graves désordres dans la santé morale. L'âme, aussi bien que le corps, s'engourdit lorsqu'elle est privée de nourriture et d'exercice.

II. La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. De là les alternatives de santé et de maladie, de ferveur et de défaillance. La grâce de Notre-Seigneur Jésus Christ répond surabondamment aux besoins de ces divers états ; elle maintient ou rétablit l'équilibre de notre bonne volonté ; et il n'y a point d'infirmité qui ne trouve son secours dans les sacrements. Cependant, si la grâce ne tarit pas, elle ne produit pas toujours ses effets. Une foule de chrétiens, trop sensibles en cela aux Juifs dont parle l'Évangile, ne recourent point aux remèdes alors qu'ils en auraient le plus besoin, ou bien ils en abusent quand ils n'en profitent point. L'âme qui se s'améliore pas se détériore ; celle qui refuse d'avancer risque de tomber en paralysie. " Éclaircz mes yeux, disait le Psalmiste, afin que je ne m'endors pas du sommeil de la mort. "

Si l'est vrai, comme le dit la sagesse humaine, que celui qui travaille prie, ne peut on pas dire aussi que celui qui prie travaille, et que ce travail est le plus fécond et le plus méritoire de tous ? S'occuper de Dieu, dit S. Bernard, ce n'est pas être oisif ; c'est la plus grande de toutes les affaires.

MONTALEMBERT.